

TRACES³⁵ DE MÉMOIRE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

UNE PUBLICATION TRIMESTRIELLE DE
L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

N° 35 | JANVIER - FÉVRIER - MARS 2020



75 ANS

LIBÉRATION DES CAMPS



AVANT-PROPOS
page 2

ACTUALITÉ
Témoignage de Paul Sobol
page 3

AUSCHWITZ
Témoignage de Maurice Goldstein
page 6

APPROFONDISSEMENT
Témoignages de Elisabeth Vossen
et Simonne Degueudre
page 8

CHRONOLOGIE
La libération des camps
page 12

SAVIEZ-VOUS...
Témoignage de Maria Mehler
page 14

INTERROGATION
Témoignage de Israël Rosengarten
page 16
+ fiche pédagogique page 18

NO COMMENT
Photos des camps libérés
page 19

RÉFLEXION
Témoignage de Paul Halter
page 20

VARIA
page 22

Éditeur responsable
Henri Goldberg
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Rue aux Laines 17/Boîte 50
1000 Bruxelles

Bureau de dépôt BRUXELLES X
Numéro d'agrégation P801056

2020

UNE ANNÉE SOUS LE SIGNE DES
LIBÉRATIONS

L'année 2020 sera placée sous le signe des libérations. Il y a 75 ans, en janvier, le célèbre camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau était libéré, signe précurseur de la capitulation allemande quelques mois plus tard. L'Europe était enfin délivrée d'un conflit militaire qui avait duré plus de cinq ans. Toutefois, cet événement ne signifiait pas encore la fin des combats ailleurs dans le monde. Il fallut attendre jusqu'en septembre 1945 (la capitulation du Japon est entérinée officiellement le 2 septembre 1945) avant que la Seconde Guerre mondiale ne prenne fin.

Le thème de cette année est subdivisé en quatre numéros et suivra la chronologie des événements de l'année de la Libération :

- N° 35) La libération des camps
- N° 36) La libération de l'Europe
- N° 37) Libérations dans le reste du monde
- N° 38) Quelle vie après la Libération ?

Le présent numéro se penchera donc sur la libération des camps. Notons que ce processus était déjà en cours depuis l'été 1944, le



↓ « The Shrine » : un montage son et lumière dans un des blocs de Majdanek, le premier grand camp nazi qui a été libéré.

premier grand camp de concentration libéré étant celui de Majdanek (dans l'est de la Pologne actuelle), suivi en septembre 1944 du camp d'internement de Breendonk et du camp de rassemblement de Malines. La plupart des autres camps sont libérés par les Alliés dès le début de l'année 1945 et jusqu'au 8 mai. Ce qu'ils y découvrent dépasse leur imagination. Ce sont de véritables images d'horreur. Les survivants des camps ont raconté leur libération en donnant des conférences, en participant à des inter-

views. Leurs témoignages ont été filmés ou fixés sur d'autres supports. Plutôt que de consacrer ce numéro à des articles rédigés par des historiens, laissons la parole aux témoins !

Au nom de tous les collaborateurs de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz, je vous souhaite une lecture intéressante tout au long de cette année. ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz

J'ÉTAIS REVENU DE LA MORT POUR FAIRE DE LA VIE

(Paul Sobol)

Fils d'immigrés juifs polonais, Paul Sobol naît à Paris le 26 juin 1926. Deux ans plus tard, la famille s'installe à Bruxelles. Suite aux ordonnances antijuives imposées par l'occupant allemand, Paul et sa famille vont passer dans la clandestinité en 1942. Ils sont arrêtés par la Gestapo le 13 juin 1944 sur dénonciation et envoyés à la caserne Dossin. Paul, ses parents, son frère de 14 ans et sa sœur de 16 ans sont déportés à Auschwitz le 31 juillet 1944 par le dernier transport. À l'arrivée à Birkenau, Paul est sélectionné pour le travail et sera affecté à divers commandos au camp principal d'Auschwitz. En janvier 1945, il entame la « Marche de la mort » qui le mène, trois jours plus tard, au camp de Gross-Rosen. Il est ensuite évacué en train vers Dachau où il travaille au camp annexe de Mühldorf. Lors d'un bombardement, le 25 avril 1945, il parvient à s'échapper et à se cacher jusqu'à l'arrivée de l'armée américaine. Ses parents et son frère David ne reviendront pas, seule sa sœur Betsy survivra.

© Fondation Auschwitz/Georges Boschloos

↓ Paul Sobol témoigne régulièrement dans les écoles. Il se rend aussi plusieurs fois par an à Auschwitz pour y témoigner de ce qu'était sa vie dans le camp.



Lorsque tu as quitté Auschwitz, savais-tu que la fin de la guerre approchait ?

Le 17 janvier 1945, les gardiens nous ont jetés sur les routes. On était convaincus qu'on n'allait jamais sortir d'Auschwitz, car la finalité était la mort ! On était transformés, on ne ressemblait plus à quelque chose de normal. On se doutait qu'il y avait du changement grâce aux offensives soviétiques. Nous ne pouvions pas faire

grand-chose. Notre gardien, un triangle vert, lui, savait qu'on allait nous jeter sur la route. Et comme j'étais son protégé, car je lui donnais des boîtes que j'avais peintes et qu'il pouvait vendre, il m'a donné deux pains que je devais cacher sous mon manteau. Quand je suis arrivé à Dachau en train, après ces fameuses « Marches de la mort » jusque Gross-Rosen, on a entendu des avions américains passer au-des-

sus de nous. Les Allemands étaient mal en point et cela signifiait un changement pour nous.

Avais-tu peur de la libération ?

On ne s'imaginait pas être libérés. Si durant les « Marches de la mort » tu te mettais sur le côté, on te tuait d'une balle dans la tête. Les SS ne voulaient rien laisser de vivant derrière eux. On ne pensait absolument pas être libérés. Contrairement à ceux qui l'ont été



En 2015, le Train des 1000 partait de Bruxelles-Midi vers Cracovie. 1 000 jeunes de différents pays européens ont visité Auschwitz et Birkenau. Ici on voit Paul Sobol en compagnie de la délégation italienne.

dans les camps, cela continuait pour nous. On n'avait pas peur, cela n'est venu que par après.

Comment as-tu vécu ta libération ?

À Dachau, j'ai été mis en quarantaine et après affecté à un commando externe : au Mühldorf Waldlager. Il y avait avec moi quelques Français que j'avais rencontrés à Gross-Rosen.

En janvier 1945, les Allemands pensaient encore pouvoir gagner la guerre ; ils construisaient des usines et ils nous considéraient comme des esclaves.

En avril 1945, je devais sortir dans la forêt qui dépendait de ce petit camp. On m'a mis dans un wagon à bestiaux, mais qui n'était pas fermé entièrement. Il y avait des gardiens qui étaient assis. Et lors de bombardements, je me suis évadé avec quelques Fran-

çais. On s'est cachés et puis on a vu une église. J'ai été chez le curé, qui ne pouvait pas nous dénoncer. Il m'a donné un bouillon à manger. Par la fenêtre, j'ai vu sur la route un autre Français. Celui-ci m'a dit en allemand qu'il était un prisonnier de guerre et je lui ai répondu que je l'étais aussi. Les Français m'ont caché. Le 1^{er} mai, une avant-garde américaine est entrée dans ce petit village où j'étais caché. C'est à ce moment que j'ai été vraiment libéré.

Mais, les Allemands sont revenus et des SS ont commencé à tirer sur les maisons. En vain ; le 8 mai, c'était la fin de la guerre.

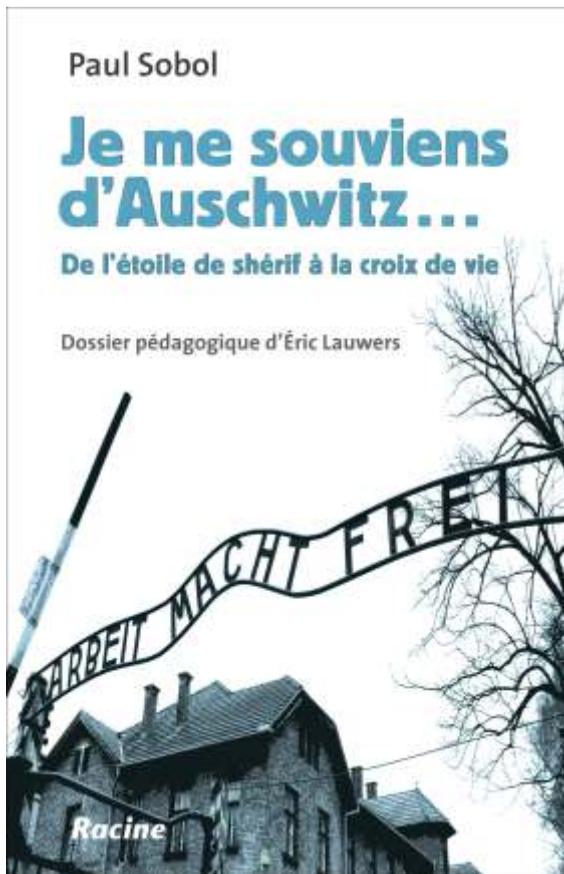
C'était pour moi quelque chose d'extraordinaire. J'étais toujours en Allemagne avec les prisonniers de guerre français. La joie de ces Français était grande, mais on était toujours en Allemagne. Il n'y avait pas encore de smartphone

et tout était détruit. Comment prévenir qu'on est vivant ?! Je respirais enfin, car je ne risquais plus la mort.

Mais il fallait attendre que les Français puissent être rapatriés en France. Par wagons de marchandises, cela durait plusieurs jours, mais il s'agissait d'autre chose ! Les Américains étaient présents dans le village et je pouvais sortir librement. Il y avait un dépôt allemand abandonné où j'ai retrouvé des uniformes noirs. J'ai enlevé les insignes et je me suis équipé d'un uniforme allemand.

Est-ce que la joie de vivre après la Libération est venue immédiatement ?

La Libération s'est faite en deux étapes pour moi, car je n'ai pas été libéré par des Américains dans un camp. J'étais libre, car je m'étais évadé. Cependant, on



*Je me souviens d'Auschwitz...
De l'étoile de shérif à la croix de vie
par Paul Sobol, paru aux
éditions Racines en 2010.*

était toujours en guerre. Puis, le 8 mai est venu, pourtant il a fallu attendre avant de prendre le train. Je suis parti avec les Français vers la France, néanmoins je n'étais pas encore chez moi. J'étais rassuré, mais également inquiet, car j'attendais mes parents. Ensuite, il y avait encore de vraies frontières entre la France et la Belgique. Quand je suis enfin arrivé à Bruxelles, je ne savais pas où aller. Huit jours après, ma sœur est arrivée et on attendait, pensant que nos parents allaient revenir.

La Libération n'était pas synonyme de joie pour moi ; je me retrouvais tout seul. Sans aucune formation, aucun projet d'avenir. La libération pour moi, c'était d'abord essayer de survivre, car je n'avais plus rien. J'ai dû me soigner et m'occuper de moi-même et ça, je l'ai appris dans les camps. Je n'étais pas encore un

homme. Comme j'étais communiste, j'ai été voir les communistes. Ce n'est que par après que j'ai découvert qu'il y avait une organisation juive... J'ai pu aller me refaire une santé en Suisse.

Quand je suis revenu en grande forme, en uniforme belge et avec un peu d'argent, j'ai loué une chambre. Je devais commencer à travailler. Je savais un peu dessiner, mais je ne l'avais jamais appris. J'ai été voir le directeur des Académies des Beaux-Arts, qui m'a dit qu'il fallait cinq années d'études. Ce n'était pas possible pour moi. Il m'a également dit que je pouvais m'inscrire dans une nouvelle section : la publicité. Ça allait être déterminant dans ma nouvelle vie. J'avais 20 ans, je travaillais dans une imprimerie, et je voulais me marier avec Nelly, qui venait d'une famille très catholique. Mais, ses parents

n'étaient pas d'accord, car ils voulaient que leur fille se marie en blanc à l'église. Le secrétaire du Père Cardijn lui-même a été voir les parents de Nelly, et ils ont été impressionnés. Ce secrétaire avait une idée : si je me convertissais au christianisme, il n'y aurait plus de problèmes. Je me suis fait baptiser.

Et finalement, je me suis marié avec Nelly et là, comme je savais que mes parents n'allaient plus revenir, j'ai fermé les portes des camps derrière moi. Mais, j'ai été totalement libéré quand mon fils est né en 1949.

C'était extraordinaire : j'étais revenu de la mort « pour faire de la vie ! » ■

Interview par **Johan Puttemans** le
13 septembre 2019

BIOGRAPHIE
MAURICE GOLDSTEIN

Maurice Goldstein (27/01/1922-06/10/1996) est arrêté avec toute sa famille lors de la rafle de Bruxelles du 3 septembre 1943. Internés à la caserne Dossin, ils sont déportés par le XXII^e convoi du 20 septembre 1943. La mère de Maurice ainsi que son épouse enceinte sont gazées à l'arrivée à Auschwitz tandis que Maurice est envoyé dans les mines de Fürstengrube. Il intègre ensuite le camp principal d'Auschwitz où il parvient à se faire accepter comme aide-soignant à l'infirmerie du camp. Le 18 janvier 1945, devant l'avancée des troupes soviétiques, les SS décident l'évacuation générale d'Auschwitz. Maurice Goldstein se cache pour éviter de prendre part à la Marche de la mort. Le lendemain, il découvre dans un baraquement à moitié incendié un petit carnet vierge. Dans le camp vide où ne restent plus que les grands malades, il va commencer un journal de bord. Il y note quotidiennement le récit des derniers jours du camp jusqu'à l'arrivée des Soviétiques et le long périple de son retour en Belgique : après avoir quitté le camp avec quelques compagnons, il se rend à pied jusqu'à Cracovie et ensuite par train et camions militaires jusqu'à Lublin où se trouve une mission française. De là, il est évacué vers Odessa, puis vers Marseille en bateau où il arrive le 5 avril. Le carnet se termine le 11 avril lorsqu'il arrive à Paris avant de prendre le train pour Bruxelles.

Maurice Goldstein est le seul survivant de sa famille. Peu après son retour en Belgique, il entame des études de médecine. Il s'investit dans le Comité international d'Auschwitz dont il devient président en 1977 ainsi que dans la création de la Fondation Auschwitz à Bruxelles.

« (...) il faut que
les Soviétiques
viennent nous
libérer totalement. »

(Maurice Goldstein)

Vendredi 26 janvier

Le bruit de la canonnade se fait toujours entendre. Nous n'osons pas quitter la baraque [...]

Le soir tombe vite. Chacun donne son avis, surtout les plus âgés qui ont connu les deux guerres. Nous n'osons plus poursuivre le tour de garde à l'extérieur de la baraque. Les bruits d'armes automatiques, le crépitement des mitrailleuses se rapprochent et nous dormons à peine cette nuit-là. Les avions soviétiques lançaient des fusées éclairantes avec parachute sur le paysage recouvert de neige. Impossible de sortir sans être vu.

Le matin du 27 janvier

La situation est inchangée. Nous avons froid, car nous jugeons plus prudent de ne pas faire de feu. On pourrait nous repérer. Nous attendons passivement la suite des événements.

Dans la matinée, nous entendons des pas à l'extérieur. On se tait, on ne fait pas le moindre bruit. Des Allemands parlent dehors. Une voix interroge : « Il y a des soldats chez vous ? » Nous nous terrons, absolument silencieux. Ils partent, nous laissant en paix...

À 15 heures, je dis à mes camarades : « C'est aujourd'hui mon anniversaire. Je pense, je sens, je crois, il faut que les Soviétiques viennent nous libérer totale-

ment. » Malheureusement, ce ne furent pas les Russes qui arrivèrent les premiers. Vers 16 heures, à nouveau des voix allemandes. Un groupe, peut-être une compagnie de soldats de la *Wehrmacht*. Ils frappent à la porte, entrent. Ils sont corrects avec nous. Ils s'installent et demandent que nous allumions du feu. Ils réclament à manger. Ils ont faim et froid et mendient même des cigarettes. À l'extérieur, la canonnade continue. Les orgues de Staline passent au-dessus de nos têtes en sifflant. Comment sortir de cette impasse ? Nous risquons à tout moment d'être pris dans cette fusillade [...] Finalement, ils sont partis vers 19 heures.

Nous éteignons aussitôt le feu avec de la neige, de peur que la fumée ne nous dénonce. Et la fusillade continue à l'extérieur. Des explosions. Et toujours le sifflement des orgues de Staline. Mais si on entend encore le canon, progressivement la fusillade s'éloigne.

Nous sommes couchés sous nos couvertures, dans l'attente et la peur...

23 heures 30 : des pas à l'extérieur ; des voix qui parlent russe. La première phrase que j'ai entendue, « Idi souda », qui veut dire : « Viens ici. » C'était un soldat qui en appelait un autre. Joseph Freizinger sort. Parlant slovaque et

Extraits tirés de : *Baron Maurice Goldstein*
Chroniques d'un rescapé d'Auschwitz
Un médecin belge né en Pologne
Bruxelles, ASBL Mémoire d'Auschwitz,
s.d. € 15 (en vente : info@auschwitz.be)

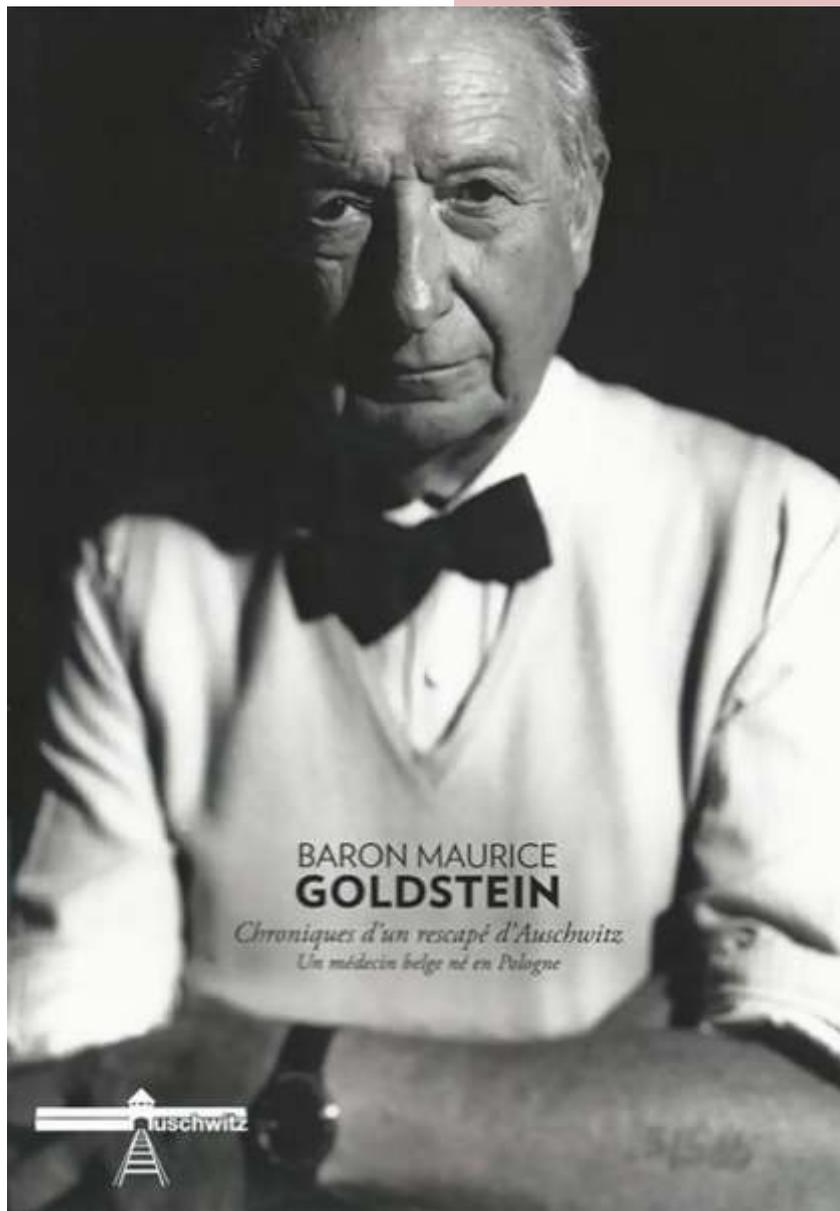


tchèque, il explique au soldat qui nous sommes. Le soldat ne peut s'occuper de nous, mais il promet de nous envoyer de l'aide.

Une demi-heure plus tard, à nouveau des pas devant notre baraque. C'est un soldat soviétique avec lequel nos camarades qui parlent une langue slave s'entretiennent. Dehors, la fusillade a repris, les explosions, le canon. Plus tard encore, de nouveaux visiteurs et des phrases en russe. Cette fois, c'est Hans Klampfner qui sort parlementer. On entend aussitôt une rafale de fusil-mitrailleur. En fait, les Soviétiques ont tiré en l'air et Hans avait levé les bras et s'était expliqué.

Les soldats nous ont tous fait sortir de la baraque. Ils se sont montrés plus méfiants que les Allemands et nous ont fouillés. On pouvait raconter ce qu'on voulait. Ils n'étaient pas obligés de nous croire. Ils ont également fouillé la cabane. N'ayant rien découvert de suspect, ils nous ont fait confiance et se sont comportés comme des soldats qui s'installent en amis. Nous sortons la bouteille d'alcool que nous avons emportée et nous la vidons avec cette troupe d'avant-gardes, ainsi qu'avec l'équipe qui installe le téléphone de campagne.

Au petit jour du 28, une troïka nous reconduit à Auschwitz I où nous



arrivons à 5 heures du matin, le dimanche. J'essaie de retrouver des copains. Notre aventure est connue. Beaucoup en parlent.

Dans Auschwitz libéré

Les médecins soviétiques réorganisent la réparation des malades en séparant nettement les infections contagieuses des autres. Ils assurent un ravitaillement convenable. Nous, nous avons des projets. Notre crainte avant de quitter

Auschwitz I était d'abandonner les malades pendant ces quatre jours. Maintenant, nous avons peur de rester plus longtemps dans le camp. Et, à nouveau, ce groupe international auquel j'ai déjà fait allusion discute et décide que rien ne nous oblige à rester puisque le service de santé russe est à pied d'œuvre. ■

Passages sélectionnés par
Johan Puttemans

« Toujours les mêmes questions qui me hantent,
le même refrain que je répète. »

(Elisabeth Vossen)

« Ce fut un moment indescriptible ! »

(Simonne Degueldre)

BIOGRAPHIE ELISABETH VOSSEN

Elisabeth « Lieske » Vossen est née en 1924 à Neeroeteren (près de Maaseik). En 1941, elle rejoint le BNB (Mouvement National Belge). En août 1944, elle est arrêtée et envoyée à la prison de Saint-Gilles. Un mois après son arrestation, Lieske Vossen est emmenée à Ravensbrück. Après avoir été internée dans plusieurs camps, elle se retrouve à Sachsenhausen. Elle est libérée en mai 1945. Elisabeth Vossen décède en 2019.

À Köpenick, nous dûmes monter dans des barques qui nous amenèrent à Sachsenhausen, un autre camp de concentration célèbre. Nous craignons tous de découvrir ce qui nous y attendait. Une fois arrivés là-bas, nous fûmes obligés de rester trois jours et trois nuits debout, dehors, sans boire ni manger. Nous nous joignîmes au groupe de détenus qui attendaient déjà à l'endroit de l'appel. Nous devons faire nos besoins sur place, tout en restant debout. La marche commença après ces terribles privations. Le but ultime des Allemands était qu'un maximum de prisonniers meure pendant le trajet. Le 23 avril 1945, nous parîmes par groupes de cinq cents détenus. Nous étions condamnés à parcourir un total de 291 kilomètres. Le jour, nous marchions sur de grandes et petites routes. Des cadavres étaient éparpillés partout sur notre chemin. Jamais celui qui tombait ne se relevait.

La nuit, nous étions conduits dans un champ ou un bois. Une fois, nous reçûmes au moment de partir du pain et un peu de pâté dans une petite boîte de conserve que nous ne pouvions ouvrir. Par la suite, nous ne reçûmes plus la moindre nourriture. Comme tout le monde ne faisait pas partie d'un « groupe » et que beaucoup

vivaient repliés sur eux-mêmes, les bagarres pour le pain étaient fréquentes. Il n'y en avait qu'un pour cinq personnes. Le pain était remis au premier du groupe, et si celui-ci refusait de partager, c'était du pareil au même pour les Allemands. Ils ne s'en souciaient pas. Je me souviens qu'une fois, un fermier nous a jeté des pommes de terre crues, à mon groupe et à moi. Nous mangions aussi de l'herbe, nous grignotons des morceaux d'écorce et nous avalions tout ce qui était un tant soit peu comestible. Le huitième jour, nous arrivâmes dans une ferme, où nous reçûmes de la Croix-Rouge suédoise un petit paquet pour cinq. Ce jour-là, plusieurs détenus se sont également échappés en se cachant dans la grange de la ferme.

Le neuvième soir, nous fûmes menés dans un bois, que nous pénétrâmes profondément. Là, notre petit groupe de huit découvrit le cratère d'un arbre déraciné. Nous nous cachâmes dans le creux, que nous recouvrîmes de branches et de feuilles. Le soir, la gardienne cria : « Kartoffeln ! » (Patates !) pour nous rassembler. Mais nous ne donnâmes pas le moindre signe de vie. Notre désir de liberté était plus fort que notre faim. Finalement, les Allemands abandonnèrent les recherches et

↓ Elisabeth « Lieske » Vossen a été témoin de dizaines de morts d'épuisement et de famine.



© TDR

poursuivirent leur route. Nous nous étions évadés. Les autres durent continuer à marcher.

Le matin suivant, Truike et moi allâmes voir si les environs étaient sûrs. À la lisière du bois, nous vîmes des tas de drapeaux blancs pendre aux maisons. Nous apprendrons plus tard que nous étions le 4 mai 1945. Le village fut libéré par les Américains et les Russes et, quatre jours plus tard, le 8 mai, la Seconde Guerre mondiale prenait officiellement fin. La première nuit qui suivit la Libération, nous dormîmes dans une école. Nous y fûmes bien nourris, mais les Russes nous avertirent que nous ne devions pas trop manger. Je suis très heureuse qu'ils nous aient prévenus, car j'ai entendu, par la suite, de nombreuses histoires de détenus libérés qui avaient succombé à une indigestion. Le jour suivant, nous partîmes en quête de nourriture dans une ferme. La fermière nous donna de la gelée, tandis que d'autres reçurent des tartines.

Quelques jours plus tard, nous nous trouvions dans un pré le long de la route, lorsqu'un camion américain surgit soudainement. Il s'arrêta et nous emmena dans un camp d'hébergement surpeuplé, où l'on nous demanda notre nom, notre domicile, le camp où nous avions été enfermés, etc. Là, je



Extraits tirés de : *De laatste getuigen uit concentratie- en vernietigingskampen*
Geïnterviewd door jongeren uit Vlaamse, Brusselse en Waalse secundaire scholen.
Bruxelles, ASP nv, 2010.



rencontrai Fons Schoofs, qui m'apprit qu'il avait été interné, comme mon frère et mon père, à Neuengamme. Il m'expliqua qu'il les connaissait et qu'ils avaient succombé assez rapidement. Je n'oublierai jamais cet instant.

Après avoir enregistré nos coordonnées, nous dûmes remonter dans le camion, qui nous emmena dans une grande maison où nous reçûmes du pain et de la soupe. Ensuite, il nous conduisit dans un train plein à craquer, qui nous transporta jusqu'à un centre d'hébergement installé à Ath (Belgique). Là, on constata que je souffrais d'une pneumonie sévère. Dans le hall du centre d'accueil se tenaient debout neuf prisonniers SS. Nous pouvions faire ce que bon nous semblait avec eux. Mais aucun d'entre nous ne les connaissait ni n'était en état de les toucher. Nous séjournâmes trois jours à Ath.

Après ma guérison, nous fûmes transportés en voiture à Hasselt puis, de là, nous rejoignîmes Waterschei en tram, d'où un camion nous emmena à Neeroeteren.

Quelques personnes avaient été chercher ma mère. Imaginez-vous le bonheur des retrouvailles ! Bien entendu, ma vie ne fut plus jamais comme avant notre arrestation. J'avais peur, j'étais maigre et chauve. Raconter plusieurs fois ce que j'avais vécu était épuisant. Après un certain temps, je me tus à ce propos. Aujourd'hui, je me demande comment aurait été ma vie si je n'avais pas vécu ces choses horribles. Toujours les mêmes questions qui me hantent, le même refrain que je répète.

Quelques années après ma libération, je rencontrai mon mari. Nous eûmes deux enfants, et m'occuper d'eux m'apporta la distraction dont j'avais besoin. Plus je vieilliss, plus je repense à tout ce qui s'est passé. Je suis convaincue d'une chose : ce que nous avons vécu ne peut être oublié et ne doit plus jamais arriver. Mon message de paix est le suivant : « Soyez tous unis, tolérants, et essayez de comprendre l'autre. » Espérons que ces terribles événements ne se répèteront plus jamais. ■

Lorsque vint le jour où nous pûmes enfin quitter le camp, nous ne pouvions en croire nos yeux. Ce fut un moment indescriptible ! Lorsque le portail s'ouvrit et que la liberté nous tendit à nouveau les bras, je repris espoir. Nous avions tous désiré ce moment, mais nous ignorions que les semaines suivantes seraient aussi un enfer.

La « Marche de la mort » avait commencé... nous nous traînâmes pendant douze jours, avec un peu de pain et de pâté pour seule nourriture. Nous dûmes avancer en buvant et mangeant peu, tout le monde était éreinté et affaibli. Beaucoup ne pouvaient suivre et, par la force des choses, restaient en arrière. Ceux-là étaient abattus de sang-froid. Certains ne mouraient pas sur le coup et se vidaient de leur sang sur le bas-côté. Nous ne pouvions aider personne, sous peine d'être nous-mêmes exécutés. Le fossé était rempli de cadavres de personnes abattues.

En cours de route, la Croix-Rouge nous donna du Nescafé, du chocolat et des cigarettes. Les Allemands, eux, ne reçurent rien. Lorsqu'ils nous demandaient une cigarette ou un morceau de chocolat, nous le piétinions devant leur nez ! Pouvoir les exhiber sous leurs yeux après ces mois d'op-



© TDR

pression et d'humiliation nous procura un sentiment fantastique. Certains tentèrent de puiser de l'eau dans le fossé pour boire le Nescafé, mais ils furent abattus. Je le mis sur ma langue et gardai la bouche ouverte sous la pluie. Depuis lors, je n'ai plus jamais touché de Nescafé !

Nous poursuivîmes inlassablement notre route, sans savoir ce qui nous attendait, mais plus nous avançons, plus les Allemands devenaient fébriles. Lorsqu'ils s'enfurent un beau jour, personne ne savait ce qu'il se passait. Nous arrivâmes dans un village en flammes et nous nous cachâmes dans un fossé. D'un côté avançaient les Russes, de l'autre se tenaient les Allemands. Pris entre deux feux, j'ai alors pensé que c'était la fin pour moi. Les soldats russes couraient le long du fossé et abattaient tous ceux qu'ils pensaient être des Allemands. Ils pointèrent leurs armes sur nous et nous demandèrent si nous en étions. Effrayés, nous hochâmes la tête et, comme par miracle, ils poursuivirent leur route en nous laissant la vie sauve.

Lorsque je fus de retour à Hasselt et que je retrouvai ma sœur et ma grand-mère, je fus folle de joie. Bien que les Allemands aient pillé notre maison de la cave au gre-

nier, quel sentiment fantastique d'être de retour chez soi. Il me fut par contre difficile de me réadapter à la vie à Hasselt, et de vivre avec l'enfer que j'avais connu. Au début, je faisais de nombreux cauchemars, et la peur ne me quittait pas. Avec le temps, ces mauvais rêves finirent cependant par passer. Mais en mon for intérieur, les dégâts ne disparaîtront jamais.

[...]

Chaque année, je retourne à Berlin pour revoir mes camarades du camp, et nous sommes bien reçus par les Allemands. De nombreuses femmes que j'ai rencontrées à cette époque sont aujourd'hui décédées. Je n'entretiens aucun sentiment de vengeance à l'égard des Allemands : la génération actuelle n'est en rien responsable des événements survenus pendant la Seconde Guerre mondiale.

J'espère néanmoins que mon histoire, et celle de nombreuses autres victimes, permettront de garder ouverts les yeux du monde. Plus jamais une guerre aussi atroce ne doit survenir. ■

Passages sélectionnés par
Johan Puttemans

BIOGRAPHIE SIMONNE DEGUELDRE

Simonne Degueldre est née à Hasselt en 1922. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, elle entre dans la Résistance. Elle est arrêtée par la Gestapo et enfermée à la prison de Saint-Gilles. De là, elle est déportée au camp de femmes de Ravensbrück. Vers la fin de la guerre, elle est transférée à Sachsenhausen et finalement libérée en mai 1945.

↓ Simonne essayait chaque année de réunir des rescapées de Ravensbrück.



LA LIBÉRATION DES CAMPS

- 30/06/1943** — Les derniers travailleurs juifs, ou *Arbeitsjuden* en allemand, quittent le centre d'extermination de Belzec et sont transférés à Sobibór pour y être massacrés. Après avoir détruit les infrastructures, les SS plantent des arbres sur le terrain abandonné.
- 20/10/1943** — Après avoir effacé toute trace visible de l'extermination, les derniers *Arbeitsjuden* du centre d'extermination de Treblinka sont transférés à Sobibór pour y être massacrés.
- 23/11/1943** — Suite à la révolte du 14 octobre 1943, le centre d'extermination de Sobibór est également démantelé et camouflé. Les 30 derniers *Arbeitsjuden* sont exécutés sur place.
- 23/07/1944** — L'Armée rouge atteint le camp de concentration et d'extermination KL Lublin/Majdanek.
- dans la nuit du 3 au 4/09/1944** — Les Alliés arrivent au camp de rassemblement SS *Sammellager Mecheln* (la caserne Dossin à Malines).
- 04/09/1944** — Le camp d'internement SS *Auffanglager Breendonk* est libéré.
- 25/11/1944** — Les soldats américains atteignent Natzweiler-Struthof, qui devient le premier camp de concentration d'Europe occidentale libéré.
- dans la nuit du 17 au 18/01/1945** — Le centre d'extermination de Kulmhof (Chełmno) est évacué par les SS. L'Armée rouge investit les lieux le jour suivant.
- 27/01/1945** — L'Armée rouge atteint le camp de concentration et centre d'extermination d'Auschwitz-Birkenau.
- 13/02/1945** — L'Armée rouge atteint le camp de concentration.
- 11/04/1945** — Les troupes américaines atteignent Mittelbau-Dora.
- 13/04/1945** — Les troupes américaines atteignent Buchenwald.



Principaux camps de concentration et centres d'extermination. La date de création est mentionnée sous le nom.



- 15/04/1945 — Les troupes britanniques atteignent Bergen-Belsen.
- 22/04/1945 — Les troupes soviétiques et des unités polonaises atteignent Sachsenhausen.
- 23/04/1945 — Des troupes américaines atteignent le camp de concentration de Flossenburg.
- 29/04/1945 — Les troupes américaines atteignent le camp de concentration de Dachau.
- 30/04/1945 — L'Armée rouge atteint le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück.
- 02/05/1945 — Les troupes britanniques atteignent le camp de concentration de Neuengamme.
- 05/05/1945 — Les troupes américaines atteignent le camp de concentration de Mauthausen.
- 08/05/1945 — L'Armée rouge atteint le camp de concentration et ghetto de Theresienstadt.
- 09/05/1945 — L'Armée rouge atteint le camp de concentration de Stutthof.

Note 1 : Dans la plupart des cas, nous utilisons délibérément le terme « atteindre » plutôt que « libérer », car les gardes SS s'étaient généralement enfuis sans coup férir. En outre, la libération des camps de concentration n'était

pas un objectif stratégique en soi pour les Alliés.

Note 2 : Aucun camp de la mort n'a été libéré. Belzec, Sobibor et Treblinka avaient été démantelés par les nazis et camouflés par des

plantations dès 1943. À Majdanek, les gazages ont été arrêtés à l'automne 1943. À Chelmno, le massacre a pris fin à l'été 1944, après quoi le site fut nettoyé. À Auschwitz-Birkenau, les gazages ont pris fin en novembre 1944.

...que Maria Mehler a été libérée à Bergen-Belsen le 15 avril 1945 par l'armée britannique ?

« Peut-être que c'est trop tard pour nous, peut-être que c'est déjà trop tard. »



© TDR

Maria Mehler est née le 6 octobre 1922 à Bohumín (République tchèque). Elle grandit cependant à Katowice (Pologne) d'où sont originaires ses parents. Les Allemands occupent la ville dès les premiers jours de l'invasion. Trois mois plus tard, les Juifs de Katowice sont expulsés et enfermés dans le Ghetto de Chrzanów près de Cracovie. En février 1942, Maria doit quitter le ghetto pour le camp d'Oberstadt où elle reste pendant un an avant d'être transférée à Neusalz, un autre sous-camp de Gross-Rosen. Elle y est

rejointe par deux de ses sœurs tandis que le reste de sa famille est déportée et assassinée à Auschwitz. Le 26 janvier 1945, devant l'avancée des troupes soviétiques, le camp de Neusalz est évacué :

« En janvier 1945 quand la *Lagerführerin* a dit "Ramassez vos affaires, nous allons quitter le camp", il y avait une joie immense en moi. Je me disais que si nous quittions le camp, c'était parce que les Russes étaient tout près et que la liberté était à nos portes. On ignorait évidemment que ce n'était pas encore la liberté, que ce n'était pas encore la fin [...] Nous étions environ mille à mille cent détenues rassemblées sur la place. Les surveillantes allemandes sont allées dans chaque baraquement pour vérifier. Chacune avait pris sa couverture. On s'est mis en rang et nous sommes parties. Les circonstances dans lesquelles nous marchions étaient très, très moches. »

Les détenues entreprennent une marche de plus de 400 kilomètres en direction du sud-ouest durant quarante jours. Un grand nombre de prisonnières décèdent durant la marche. La colonne arrive enfin

au camp de Flossenbürg autour du 10 mars 1945. Dix jours plus tard, les prisonnières sont à nouveau transférées, cette fois par train, jusqu'au camp de Bergen-Belsen. Le trajet dure cinq jours :

« Nous sommes restées dans ce train assez longtemps, plusieurs jours sans boire et sans manger. Les wagons n'ont jamais, jamais été ouverts. Le train était arrêté très souvent, dans des gares de triage. Nous sommes arrivées au camp de Bergen-Belsen. Nous ne savions pas où nous étions. Quand on a ouvert les portes du train, on avait l'impression d'être nulle part. D'abord on a dû sortir les mortes, peut-être une dizaine et mettre les corps sur des camions [...] À Bergen-Belsen, c'était le désastre, c'était la fin du monde. On ne travaillait pas, on ne recevait plus de pain. On était dans une baraque où il n'y avait rien, on était à même le sol, n'importe comment. Il y avait de la saleté et des excréments partout parce que les gens étaient malades et n'arrivaient plus aux latrines. Le typhus régnait, ça nous a décimées. Chaque jour, on mettait les mortes devant les baraquements. La mortalité était galopante. Le crématoire ne

fonctionnait plus, alors des détenues vacillantes et faibles tiraient les mortes jusqu'à un trou un peu plus loin. »

Le 13 avril, les SS quittent le camp de Bergen-Belsen après un accord passé avec l'armée britannique :

« À un certain moment, les Allemands sont partis, on ne les a plus vus. Et puis trois jours après les Anglais sont venus. Sur la grande route, on entendait les tanks. Vous pensez sans doute que c'était une joie immense, qu'on criait "Hourra !". Mais non. On était assis par terre, n'importe comment. À ce moment-là j'étais déjà malade, j'avais le typhus moi-même. J'avais de la fièvre et j'étais dans un état d'extrême faiblesse physique. Je n'arrivais pas à me lever, à marcher. Je n'y arrivais pas... et pourtant de tout mon être je voulais y aller. Mais on se disait peut-être que c'est trop tard pour nous, peut-être c'est déjà

trop tard... Je dois vous dire qu'après la Libération, il y a encore eu des milliers de morts à Bergen-Belsen. Des milliers de détenus continuaient de mourir du typhus. Les Anglais ne se sont pas attendus à ce qu'ils ont vu, à un tel désastre, à une telle misère, à un tel malheur. Le camp était infesté, il fallait tout brûler [...] Alors les détenues m'ont mise dans une couverture et m'ont portée jusqu'aux anciennes casernes allemandes qui avaient été transformées en hôpital. Là, on m'a donné de la nourriture, mais j'avais la langue de bois, la langue très raide. Je n'arrivais pas à avaler. Je voulais boire, mais je n'y arrivais pas. Et alors on avait aussi mis du DDT dans mes cheveux, ce qui les rendait aussi raides. J'étais raide comme un tronc d'arbre et j'avais la diarrhée. Je ne pouvais pas bouger. »

Maria Mehler est soignée par les Anglais et reste à Bergen-Belsen, devenu « camp de personnes

déplacées », jusqu'au mois d'octobre 1945 :

« Les Français voulaient retourner chez eux, les Belges voulaient retourner chez eux et ils sont partis rapidement. Mais les Polonais ? Il y avait l'Amérique, mais les quotas pour les Juifs polonais étaient très limités. Il y avait beaucoup de candidats et on ne délivrait pas les visas à n'importe qui. En Israël ? On ne pouvait s'y rendre qu'illégalement puisque les Anglais avaient fermé la frontière. Et en Pologne, on ne voulait pas retourner ! Donc on aurait pu rester encore très longtemps dans ce camp. Il fallait attendre, attendre [...] Au mois d'octobre 1945, j'étais toujours au camp, là-bas, à Bergen-Belsen. Alors quand des soldats de la Brigade juive sont arrivés et nous ont proposé de venir avec eux, j'ai accepté. Ils nous ont dit qu'en Belgique il y avait des lieux de rassemblement d'où on peut partir en Israël. Je n'en pouvais plus de cette vie à attendre. Il fallait faire quelque chose. »

Maria Mehler parvient à quitter le camp grâce à l'aide de soldats de la Brigade juive qui l'emmènent en Belgique où ils sont stationnés. Elle nourrit l'espoir d'émigrer en Palestine, mais s'établira définitivement à Bruxelles où elle rencontre son futur mari, lui aussi rescapé des camps. ■

Passages sélectionnés par Sarah Timperman



Extraits du témoignage audio-visuel de Maria Mehler, conservé dans les archives de la Fondation Auschwitz (n° 076). Témoignage enregistré le 24/05/1995 et le 16/06/1996 au Centre audiovisuel de l'ULB.



« Et si une bombe tombait sur Auschwitz ... et sur nous ? »

(Israël J. Rosengarten)

Nous entendions de plus en plus souvent dire que les Américains et les Russes voulaient anéantir le régime nazi. Après le Jour J, nous pensions que sa chute serait rapide, mais nous dûmes nous rendre à l'évidence : la réalité était plus lente. Et si une bombe tombait sur Auschwitz... et sur nous ?

Samedi 20 janvier 1945 : vers quatre heures du matin, quelque deux mille cinq cents autres prisonniers rejoignent notre camp. Venus à pied du camp de Gleiwitz, ils avaient marché pendant trois jours. Il se passait clairement quelque chose à l'ouest. « Nos » SS ne firent pas l'appel ce matin-là et, plus tard, nous eûmes droit à une distribution supplémentaire de nourriture. Je fus submergé par un mauvais pressentiment. Nous fûmes rassemblés et nous aussi, nous parfimes vers l'est, dans une tenue inadaptée aux rudes conditions météorologiques. Nous passâmes la nuit dans une vieille usine de fabrication d'équipements sanitaires. Le jour suivant, vers quatorze heures, nous dûmes revenir sur nos pas et retourner à Blechhammer-Auschwitz III. Nous reprîmes courage, car nous pensions que nous serions correctement nourris, et dans l'ordre, dès notre retour. À moins de deux kilomètres de notre destination, un

appel inattendu fut lancé. Nous devions laisser passer une armée qui s'approchait. Le chaos semblait total parmi nos gardes : nous fîmes de nouveau demi-tour. À partir de là, la situation ne fit qu'empirer, et des fermes abandonnées que nous croisions émanait l'odeur de la guerre. Alors que nous passions devant une de ces exploitations, je décidai de tenter de m'enfuir. Pendant un court instant, plus aucun garde à l'horizon, et je me dissimulai derrière le portail. Après quelques minutes d'angoisse, je réalisai que le mieux était de rejoindre le groupe. Comment allais-je bien pouvoir me débrouiller, ici tout seul ? Sans être vu, je me fondis à nouveau dans la masse. Mon entreprise avait lamentablement échoué. Après une journée entière de marche, nous avions parcouru à peine une dizaine de kilomètres. Nous fîmes halte pour passer la nuit dans une énorme grange remplie de balles de foin. Avant de nous coucher, nous reçûmes en vitesse un bol de soupe. J'avais déjà dévoré mon pain vers midi et ma petite portion de margarine dut aussi y passer. Pour moi aussi, la nourriture était une vraie drogue.

Le voyage devenait de plus en plus dur [...] Quiconque ne pouvait suivre était en effet abattu. Le

BIOGRAPHIE ISRAËL J. ROSENGARTEN

Israël Rosengarten est né en Pologne en 1926. Sa famille a émigré en Belgique quelques années plus tard. En juillet 1942, il est arrêté par la Gestapo et conduit à Breendonk. Depuis la Kaserne Dossin, il est emmené dans divers camps de travail forcé en Allemagne et finit par se retrouver à Monowitz et Blechhammer. Israël Rosengarten est contraint de participer aux Marches de la mort vers Gross-Rosen et est libéré à Buchenwald en avril 1945.



Israël Rosengarten a été interviewé par la Fondation Auschwitz en 1995. Vous pouvez y consulter son témoignage intégral (sur rendez-vous).

soir, nous avions droit à un peu de soupe, et c'était tout. Le voyage dura encore trois jours.

Après cette « Marche de la mort », nous arrivâmes à Gross-Rosen. Lorsque j'entrai dans le camp, je remarquai immédiatement qu'il était pire que tous ceux que j'avais connus. Les détenus se trouvaient dans un état horrible. La situation devenait presque trop abominable. Gross-Rosen était un camp de travail. Maintenant que nous avons un lieu où rester, le chaos de la « Marche de la mort » s'était plus ou moins dissipé. Mais mon séjour ici ne fut que de courte durée. En route vers un nouvel endroit, ils nous obligèrent à nous entasser par dizaines dans un wagon de train. L'hygiène était inexistante, tout comme les toilettes. Lors du trajet vers Buchenwald, certains ne purent endurer les conditions inhumaines du voyage et moururent.

À Buchenwald, nous dûmes être désinfectés à cause des poux. Ils

nous plongèrent un par un dans un tonneau [...]

Je tenais le coup depuis déjà trois jours à l'infirmerie, ce qui en soi était un exploit, lorsque le crépitemment ininterrompu d'armes à feu nous fit soudain sursauter. Bien entendu, nous ignorions tous ce qui nous attendait. Était-ce la fin ou un nouveau départ ? Puis, tout redevint calme et nous fûmes à nouveau submergés par une vague de silence. Ce qui était plutôt inhabituel, et l'espoir que nous avions jadis chéri se raviva. Après plus d'une heure à nous tourmenter, d'autres prisonniers firent irruption dans l'infirmerie. Tremblant comme des fous, surexcités, ils nous racontèrent ce qu'il se passait. Les troupes américaines avaient encerclé le camp et maîtrisé les SS. Maintenant que les rôles étaient inversés, ils se comportaient un peu plus calmement. Enfin, nous prîmes conscience que notre rêve était devenu réalité : nous étions libérés !

Pourtant, en même temps, je réfléchis à la misère de mon avenir. De nombreuses questions me tourmentaient : où dois-je aller ? Qu'est-il advenu de ma famille ? Ai-je seulement encore une famille ? Et enfin : Comment faire pour oublier ces épreuves ? Ne pourrais-je jamais m'en remettre ? Un bon moment plus tard, nous fûmes ramenés en Belgique en train et, le 20 mai 1945, nous arrivâmes à Namur. Namur, qui fut un tournant dans notre processus de libération et notre porte de retour dans la vie civile. ■

Passages sélectionnés par
Johan Puttemans

Extraits tirés de : *De laatste getuigen uit concentratie- en vernietigingskampen*
Geïnterviewd door jongeren uit Vlaamse, Brusselse en Waalse secundaire scholen.
Bruxelles, ASP nv, 2010.

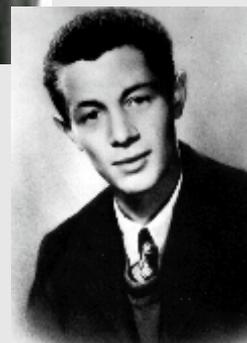
Nom et prénom

Classe / Cours

Consulte le site www.getuigen.be/Fr/Fr-fr/index.htm
et essaye de répondre aux questions suivantes pour les rescapés que tu
auras choisis :

1. Comment c'est passé la Libération pour eux ?
2. Quelle a été leur vie après la Libération ?
(consulte éventuellement Internet pour trouver plus de renseignements)
3. Quel est leur message pour le futur ?

Utilise éventuellement des témoignages dans d'autres langues...



Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIRE

est une publication trimestrielle de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitz

www.auschwitz.be

Dans cette rubrique vous trouverez des images, des textes, des liens Internet, sans commentaire. Envoyez-nous vos impressions critiques sur cette page à l'adresse suivante : georges.boschloos@auschwitz.be et voyez votre contribution publiée sur notre site www.auschwitz.be

NO COMMENT





© Fondation Auschwitz/Georges Boschloos



Paul Halter donne le signal de départ au Train des 1000 en 2012. En 2015 ce projet a été réitéré et cette année encore, le Train des 1000 emmènera 1 000 jeunes de toute l'Europe de Bruxelles à Cracovie.

Revenir ? Oui, mais pourquoi ? Pour qui ?

(Paul Halter)

Paul Halter est né en 1920 à Genève (Suisse) dans une famille juive ayant fui la Pologne. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, il étudie en Belgique, à l'ULB. Là, il fait ses premiers actes de résistance. En 1941, il rejoint la Résistance (L'Armée belge des Partisans). Assez rapidement, il en devient le commandant de corps. En mai 1943, il participe à une action de sauvetage : avec des autres résistants, il sauve 14 enfants juifs qui étaient cachés dans un couvent et qui allaient être arrêtés par la Gestapo. Il est arrêté en juin 1943. Après avoir été incarcéré à la prison de Saint-Gilles, il est déporté à Auschwitz. Il y restera jusqu'à la Libération. En 1980, il crée avec Maurice Goldstein, Henri Goldberg et René Raindorf, la Fondation Auschwitz dont il sera le premier président. Le Baron Paul Halter décède en 2013 à Molenbeek-Saint-Jean.

Fin janvier, les bruits concernant l'évacuation du camp se répètent de plus en plus fréquemment. Pas question pour moi de prendre la route par moins 25 degrés, c'est une folie. Je décide, malgré le risque, de prendre un pari fou et je me déclare malade [...]

Ai-je fait le bon choix ? Quelques jours se passent pendant lesquels nous sommes gardés par de vieux Volkssturm. Ceux-ci disparaissent rapidement. Nous sommes libres, mais à l'intérieur du camp. Que faire ?

Première réaction des plus valides, se jeter sur les vivres [...]

On visite chaque recoin et on récupère tous les aliments. Cette récolte de nourriture se passe très mal. On en vient aux mains, c'est épouvantable [...]

Un Polonais de la Résistance vient

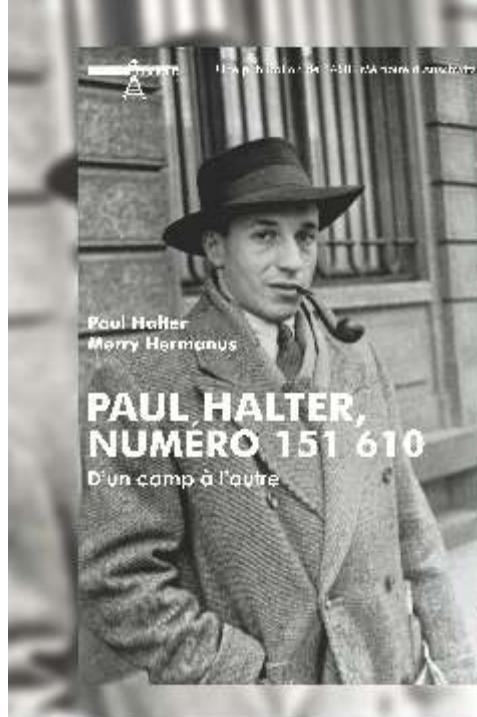
de l'extérieur et ouvre les portes du camp. Il nous déclare que nous sommes libérés. Il nous conseille de nous réfugier dans la mine. Je lui réponds qu'il nous est impossible, avec une dizaine d'hommes valides, de transporter près de 250 grabataires. Il s'en va en nous promettant d'envoyer de l'aide. On ne le reverra plus [...]

Je décide de rejoindre les lignes russes et de m'engager dans l'Armée rouge pour poursuivre le combat. Les Russes ne sont pas loin, ils m'accueillent à bras ouverts. J'essaye tant bien que mal de leur expliquer ce qui vient de se passer dans le camp, mais ils m'ignorent superbement [...]

On me fait savoir que je peux utiliser les camions qui remontent du front pour chercher du ravitaillement et des munitions. Ils ramènent aussi des troupes de soldats

Réflexions éthiques

- Que signifie la liberté après une libération ?
- Accorde-t-on plus de valeur à la liberté après avoir connu la détention ?



Merry Hermanus, avec Paul Halter, *Paul Halter, numéro 151 610. D'un camp à l'autre*, Bruxelles, Mémoire d'Auschwitz ASBL, 2018.

15 € (commande : info@auschwitz.be)

plus âgés, fantassins chargés de nettoyer l'arrière-pays des poches de résistance allemande. Des SS pendent aux arbres et aux réverbères. Pas de pitié de la part des Russes. Ils ont trop souffert. Quand ils en attrapent un, ils l'exécutent aussitôt. Toute la route, de Cracovie à Lublin, est « décorée » de ces étranges girandoles et cela me ravit. Ces pendus ont fait toute partie d'une organisation criminelle. Je pense aux massacres perpétrés par les SS et les cruautés dont ils ont été capables. Primo Levi avait, à juste titre, intitulé son livre *Si c'est un homme*. Étaient-ce des hommes ?

[...]

Je ne sais que faire. Je vais vers la Croix-Rouge internationale. Une charmante dame la dirige. Je lui demande où je pourrais me faire désinfecter. Elle m'explique qu'il y a un centre au bas de la rue et me demande de revenir la voir juste après

[...]

La désinfection et la douche se passent à merveille. Je me sens un autre homme. Mes vêtements me sont rendus comme neufs. Per-

sonne ne veut croire que je sors d'un K.Z. Je suis obligé de montrer mon numéro tatoué

[...]

Me voilà à nouveau à la recherche de nouvelles combines. Le ciel veille sur moi et m'envoie un Polonais qui, en allemand, m'explique son système pour lequel je pourrais lui être très utile

[...]

Il possède des paquets énormes de vieux billets et m'en confie une partie. Je rentre à notre chambre et explique la combine que nous avons mise sur pied. Les 120 rescapés, munis chacun d'un billet, se rendent à la banque où on les leur échange sans aucune difficulté. La moitié est pour eux. Sur l'autre moitié, je prélève 25 zlotys et remets le reste à mon commanditaire. Certains y retournent deux ou trois fois, mais ça ne va plus. La banque exige des papiers d'identité, j'en confectionne avec des tas de noms et je les authentifie avec un tampon de la Croix-Rouge. Le bruit se répand dans tout le bâtiment et je prospecte à présent les soldats français

[...]

Vint le jour où on annonça la constitution et le départ du train de rapatriement des Français. On voulait partir à tout prix. Sans hésiter, nous nous sommes présentés au bureau pour nous inscrire. J'étais HALTER Paul, domicilié à Paris 20^e, rue Emmery, 3. Maurice avait donné l'adresse d'un de ses cousins. Rentrés à l'école, on apprit de sa bouche que Peter ne participerait pas au voyage vers Odessa, car il avait envers et contre tout maintenu qu'il était Belge ! Il ne rentra que quatre mois plus tard. J'embarquai bientôt

[...]

Roof Garden de Kamarina (Sicile). Le 17 octobre 2002. 11 heures.

Nous nous préparions à partir. Ah ! Revoir Bruxelles, retrouver la vie. Non, je savais que rien ne serait plus comme avant ! Maman, Papa ne m'attendraient pas ! Une part de moi était morte à Auschwitz. Alors, revenir, oui, mais pourquoi ? Pour qui ? ■

Passages sélectionnés par
Johan Puttemans

La nouvelle publication de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitz
vient de paraître

Le Cœur de la Shoah

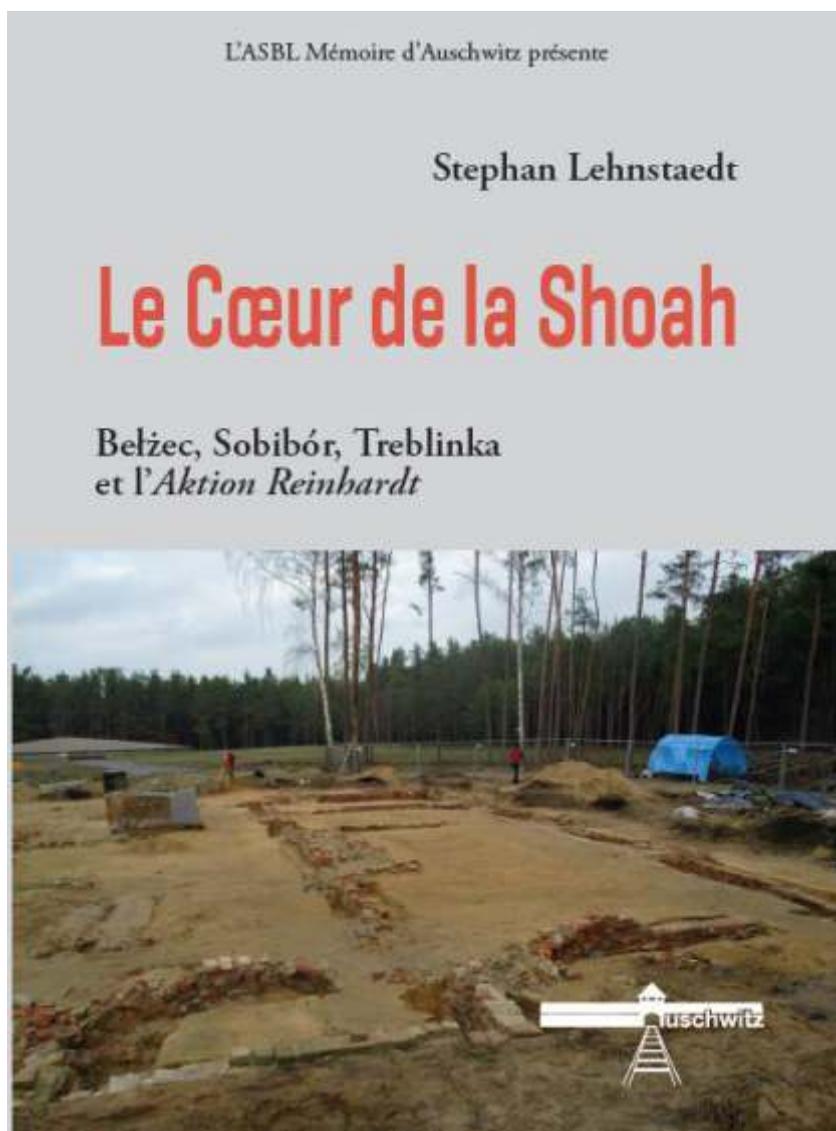
L'ASBL Mémoire d'Auschwitz
présente sa nouvelle publication :

Le Cœur de la Shoah
Bełżec, Sobibor, Treblinka et l'Aktion Reinhardt

Le 15 mars 1942 commençait l'*Aktion Reinhardt*. L'occupant allemand déporta les Juifs des ghettos de la Pologne occupée et les gaza dans les centres d'extermination de Bełżec, de Sobibór et de Treblinka. Jusqu'en novembre 1943, près de deux millions de personnes y furent assassinées, leurs cadavres brûlés et les cendres enterrées. Moins de 150 personnes ont survécu. Stephan Lehnstaedt présente la première étude d'ensemble de l'*Aktion Reinhardt*, depuis le travail pionnier d'Yitshak Arad, et évoque avec force l'assassinat des Juifs polonais.

Stephan Lehnstaedt est professeur d'études de l'Holocauste et d'études juives au Touro College à Berlin.

En vente via
info@auschwitz.be
Prix TTC : 15 EUR





© ASBL Mémoire d'Auschwitz/Dralis réservés

À l'occasion du 75^e anniversaire de la libération des camps nazis, l'ASBL Mémoire d'Auschwitz vous présente cette exposition itinérante sur la découverte et la libération des différents camps par l'Armée rouge et par les Alliés, et sur le retour et l'accueil des rescapés.

Outre la dimension historique, elle donne la parole aux témoins au travers de passages retranscrits de leurs témoignages et la possibilité de consulter des extraits de

témoignages audiovisuels en ligne par le biais de QR Codes insérés sur certains panneaux.

Cette exposition est constituée de 19 panneaux, faciles à transporter et à placer.

Le public visé est celui de la société civile et, notamment, des jeunes générations.

Renseignements :
georges.boschloos@auschwitz.be

Exposition
itinérante

LA LIBÉRATION DES CAMPS ET LE RETOUR DES DÉPORTÉS

Gratuitement à la
disposition des écoles

CONTENU DES PANNEAUX

La déportation et
le système concentrationnaire nazi

À l'Est : la découverte de Majdanek
et l'évacuation d'Auschwitz-Birkenau

Les Marches de la mort

La libération d'Auschwitz-Birkenau

La découverte des camps à l'Ouest

La situation sanitaire des camps

La pédagogie de l'horreur

La libération des camps
dans la presse belge

La convalescence en Suède

Le rapatriement

Les camps de « Displaced Persons »

Le retour et l'accueil des
prisonniers politiques

Les victimes juives

Témoigner et informer

Reconnaissance, statut
et mémoires

VOYAGE D'ÉTUDES DU 13 AU 20 JUILLET 2020

INSCRIPTIONS OUVERTES JUSQU'AU 15 AVRIL 2020

UN VOYAGE HISTORIQUE
ET MÉMORIEL PARTANT
DES ANCIENS GHETTOS
EN PASSANT PAR
LES LIEUX DE
RASSEMBLEMENT ET
DE DÉPORTATION
ET TERMINANT PAR LES
CENTRES D'EXTERMINATION

WARSAWA - ŁÓDŹ
RADOM - LUBLIN - ZAMOŚĆ
WŁODAWA - SIEDLCE

CHEŁMNO NAD NEREM
MAJDANEK - BEŁŻEC
SOBIBÓR - TREBLINKA

SUR LES TRACES DE LA SHOAH EN POLOGNE

info@auschwitz.be

**POUR UNE PRISE
DE CONTACT**

ASBL Mémoire d'Auschwitz -
Fondation Auschwitz
Rue aux Laines, 17 bte 50 - 1000 Bruxelles

Tél. : 02 512 79 98
Fax : 02 512 58 84

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

© Fondation Auschwitz/Georges Boschloos

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Thierry De Win, Yves Monin,
Jean Cardoen, Yannik van Praag
Traductions vers le Français : Ludovic Pierard
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : EVM Print

Publication réalisée grâce au soutien de



SPF Sécurité Sociale
Services des
Victimes de la Guerre



Banque Nationale
du Luxembourg